
LES ANTIQUES DU MUSEE BOUCHER-DE-PERTHES

Renaissance d'un monde oublié

LE REPAS

Une soirée festive en Grèce ancienne commençait par le repas ou *deipnon* (δεῖπνον). Il était le principal moment de sustentation de la journée. À l'époque homérique, il avait lieu plutôt en milieu de journée mais fut peu à peu repoussé en soirée.

L'*Illiade* et l'*Odyssée* décrivent des convives prenant ce repas en position assise mais la coutume orientale de manger allongé prit très vite le relais. On mangeait étendu sur une *klinè* (κλίνη), sorte de lit garni d'une couche confortable, le coude gauche en appui sur des coussins. Chaque *klinè*, pouvant accueillir jusqu'à deux personnes, avait sa petite table chargée de mets à proximité afin d'éviter aux participants de se lever. Le nombre de lits et de tables était adapté au nombre de convives.

Par ailleurs, il était habituel de prendre un bain et de se parfumer avant de dîner. À l'arrivée chez leur hôte, les invités se voyaient toutefois retirer leurs chaussures afin de se faire laver les pieds par des esclaves. Une fois installés, un bassin d'eau circulait également pour se laver les mains. C'est à ce moment-là que les tables étaient mises en place et dressées.

Nous connaissons de nombreuses formes de vases ayant pu servir à la présentation des aliments et des condiments. Les repas s'effectuaient surtout avec les doigts, la fourchette n'existant pas, contrairement à la cuillère et à la louche.

La nourriture était composée essentiellement de céréales, consommées sous forme de pains, de crêpes, de bouillies et de galettes, puis d'olives et d'huile d'olive, de légumineuses préparées en soupes (fèves, lentilles et pois), de certaines plantes potagères préparées en cuisson (chou, asperge, cardon, radis, navet, raifort, céleri-rave, oignons, poireau, ail, muscari), de crudités et de salades, de toutes sortes de fruits (cerises, coing, figues, grenades, poires, pommes, prunes, mûres, nèfles, figues, raisins, amandes, pistaches, noix, noisettes), de miel et de gâteaux. Les fruits pouvaient être cuisinés également de manière à accommoder les viandes (chairs d'animaux domestiques ou gibiers) et les poissons, grillés ou bouillis de toutes sortes, ou à constituer des sauces aigre-douce.

Aromates et condiments étaient également fréquemment employés en cuisine afin de relever le goût des plats (basilic, cerfeuil, fenouil, laurier, sauge, sésame, origan, coriandre, menthe, thym). À ces mets et épices, s'ajoutaient coquillages et crustacés, œufs, lait et fromages qui complétaient l'alimentation habituelle. La viande était toutefois trop onéreuse pour la plupart des Grecs qui n'en consommaient qu'à l'occasion des sacrifices sanglants.

En fin de repas, les tables étaient déplacées, les mets restants étant réunis sur les « premières tables » (πρῶται τραπεζαί) tandis que les esclaves apportaient les « secondes tables » (δεύτεραι τραπεζαί), comportant les desserts. Les convives se couronnaient de fleurs et faisaient une libation en buvant une gorgée de vin pur.

C'est alors que commençait le *symposion* (ou *συμπόσιον*, littéralement « beuverie en commun ») qui était dans le monde grec ancien, jusqu'à l'époque archaïque, un moment social privilégié pour la consommation du vin. Il désignait une réunion de buveurs à laquelle d'autres personnes, qui n'avaient pas forcément pris part au dîner, étaient conviées. Un président était choisi pour la soirée, appelé *Basileus* (βασιλεύς) ou *symposiarchos* (συμποσίαρχος). La soirée se poursuivait souvent jusqu'à l'aube et était occupée à boire, à deviser, à philosopher et à s'adonner à des jeux d'adresse. Ces derniers consistaient notamment à lancer les dernières gouttes de vin d'une coupe - l'index passé dans l'une des anses - vers un but défini tel qu'un cratère, un plat situé sur une table ou par terre (jeu du Cottabe ou *Κότταβος*).

Alors qu'ils avaient bu modérément pendant le repas, les convives buvaient beaucoup pendant le *symposion* et consommaient toutes sortes de mets fortement épicés pour stimuler la soif. Rouge ou blanc, le vin se buvait coupé d'eau et parfumé d'aromates (miel, thym, cannelle, laurier). Conservé et apporté dans des amphores, il était mélangé à l'eau (apportée dans des hydries) dans de grands cratères, puisé à l'aide de vases, puis versé dans des coupes et des *skyphoi* de formes variées. Il était de loin la principale boisson alcoolisée consommée, devant l'hydromel, l'alcool de palme et une sorte de bière.

Des joueuses de flûte, des danseuses, des chanteuses, voire des courtisanes étaient invitées afin d'animer la soirée, qui se terminait par de très copieuses libations et dégénérait parfois en orgies. La sortie du banquet, ou *comos* (terme également utilisé pour le cheminement d'arrivée au banquet) se faisait au son du *di-aulos* - ou double flûte – et prenait un caractère collectif.

Nous conservons quelques textes précieux, écrits entre le IV^e et le II^e siècle av. J.-C., sur ce moment particulier de partage au sein de la communauté, notamment le *Banquet* de Platon, celui de Xénophon, les *Symposiaka* de Plutarque et les *Deipnosophistes* (« les Sophistes au banquet ») d'Athénée.

Il faut toutefois distinguer les repas privés des repas publics, ces derniers ayant un caractère religieux. Tout y était codifié et réglé par la religion : seuls les citoyens étaient autorisés à y participer. Ils étaient tirés au sort et devaient porter un vêtement blanc et une couronne de feuillages ou de fleurs.

La cérémonie étant présidée par un prêtre, chaque repas commençait par des libations et par des prières. Un animal était sacrifié et ses viandes cuites par un personnage désigné à cet effet, souvent de situation noble. La nourriture était ensuite répartie entre chaque citoyen, à part égale, et les récipients où l'on déposait les mets choisis à cet effet.

Enfin, il faut préciser que les vases du banquet présentés dans cette exposition ont été à la fois des récipients destinés tant au banquet des mortels qu'à celui des défunts, de nombreux exemplaires ayant été retrouvés dans les tombes. Si le défunt emportait avec lui des vases qui lui avaient servi dans son quotidien, d'autres céramiques étaient achetées précisément pour l'enterrement.

LES CULTES ET LES OFFRANDES

Les rituels en l'honneur des divinités

La cérémonie religieuse pouvait être privée (culte domestique) ou publique (sanctuaire). Dans les deux cas, elle se déroulait toujours autour d'un autel. Dans le sanctuaire, l'essentiel du culte avait lieu à l'extérieur du temple, dans la cour.

La cérémonie débutait généralement par la prière, parfois chantée, le plus souvent récitée à voix haute afin d'être entendue des dieux, les deux bras levés vers le ciel ou seulement l'avant-bras droit levé, paume tournée vers l'extérieur. Le fidèle effectuait ensuite une libation qui consistait à répandre un liquide à l'aide d'une phiale à omphalos directement sur l'autel (le plus souvent un mélange d'eau et de vin).

La libation précédait le sacrifice, l'acte principal du culte, qui pouvait être sanglant. Un animal (bœuf, bouc, porc), soigneusement choisi, était immolé sur l'autel, puis l'on procédait à sa découpe, à la préparation des viandes, puis au partage de celles-ci entre la divinité et les participants.

Dans le cas d'un sacrifice non sanglant, le fidèle brûlait sur l'autel tout en effectuant des libations, de l'encens, des gâteaux de miel, des branches d'olivier ou divers produits des récoltes. Quelque-soit le type de nourriture sacrifiée, elle devait être consommée sur place, sur l'autel.

Les sacrifices publics exigeaient la présence du prêtre (*hierous*) ou de la prêtresse (*hierieia*), représentants auprès des dieux de la communauté et responsables du sanctuaire et de ses biens. À l'inverse, dans l'espace familial, toute personne habitant la maison pouvait accomplir

les actes du culte et sacrifier seul. Il s'agissait généralement du chef de famille.

L'autel était le plus souvent un petit édicule implanté dans un espace paisible de la maison, la cour notamment, devant une petite statue ou statuette de la divinité.

L'offrande (*anathèma*), publique ou privée, faisait partie intégrante du culte mais contrairement aux animaux et aux végétaux offerts pendant le sacrifice, celle-ci était destinée à être conservée sur une longue période dans le sanctuaire. Elle prenait ainsi le caractère sacré de son lieu de conservation. Elle était le plus souvent accompagnée d'une requête à la divinité mais pas systématiquement, pouvant également représenter simplement un acte de piété, voire de don. Elle pouvait exprimer la reconnaissance du dédicant, notamment en cas de guérison où l'on offrait un ex-voto représentant l'organe malade.

Ces offrandes étaient généralement déposées sur l'autel ou à proximité, près de la statue du culte ou accrochées aux murs ou aux banquettes des temples (plats, coupes, plaquettes, etc.). Les occasions de faire des dons d'offrandes étant multiples, les sanctuaires publics étaient ainsi très rapidement submergés par ces objets.

Il fallait très régulièrement, après délibération d'un conseil de prêtres, organiser le nettoyage du sanctuaire lors duquel les offrandes étaient enterrées dans des fosses (*favissae*) situées dans l'enceinte, qui servaient de dépotoirs sacrés.

Parmi les offrandes, des objets en terre cuite tels que vases, figurines, pesons ou autres petits objets pouvaient être achetés à l'entrée du sanctuaire par les plus humbles citoyens. Certaines d'entre elles se substituaient aux objets réels, remplaçant les objets en nature (fruits ou animaux miniatures en terre cuite).

Les sanctuaires, comprenant de nombreuses richesses, étaient entourés d'un mur d'enceinte à l'intérieur duquel les fidèles pénétraient par une porte principale, le plus souvent composée de deux lourds battants en bois. L'accès y était possible seulement à certaines heures de la journée, l'entrée y étant dûment contrôlée, d'abord pour des raisons de sécurité des lieux et de protection des temples, des statues, des offrandes, des trésors, mais aussi pour des raisons d'hygiène.

L'eau jouait en effet un rôle fondamental dans le sanctuaire et à ses abords car elle permettait au fidèle d'effectuer les purifications nécessaires autour de grandes vasques de marbre (ou *perirrhateria*), avant de pénétrer dans la zone sacrée. Elles servaient aussi au nettoyage des autels après les sacrifices, ou à l'accomplissement de certains actes de culte (rituels de purification pour les cultes des déesses Artémis, Déméter ou Héra), son transport étant effectué à l'aide d'hydries.

C'est peut-être pour ces raisons que de nombreuses hydries et plus particulièrement des hydries miniatures, ou encore des figurines porteuses d'hydries, ont été dédiées dans les sanctuaires.

De même, le *kernos*, servait à entreposer dans ses petits godets divers types de graines destinées à lever et à assurer à son dédicant une abondante nourriture. De nombreux exemplaires étaient offerts à Déméter, déesse des récoltes, et à sa fille Corè.

Les rituels en l'honneur des défunts : culte et offrandes à la tombe

La mort étant pour celui qui reste une séparation difficile avec un être aimé, le devoir du survivant est d'accomplir un certain nombre de rituels afin de lui permettre de regagner l'Au-delà et d'atteindre les Champs-Élysées. Il est également nécessaire d'éloigner la souillure du cadavre en rendant au défunt des honneurs funèbres à composantes religieuses.

Le défunt est lavé, parfumé et drapé de blanc. Une obole, qui lui permettra de payer le nocher Charon pour la traversée du fleuve des Enfers, est précautionneusement placée dans sa bouche. Il est ensuite soigneusement installé sur un lit, entouré d'offrandes, pendant une journée, dans le vestibule de la maison afin d'être visible de la rue et visité par ses connaissances.

Les femmes se lamentent autour de son corps, criant et s'arrachant les cheveux, couverts de cendres en signe de deuil. Le deuxième jour, avant le lever du soleil (qu'il ne faut souiller), les proches emportent le défunt vers sa dernière demeure, précédés d'un musicien et d'une porteuse d'eau pour les libations. Il est inhumé, plus rarement incinéré, avec son « trousseau » funéraire (objets lui ayant appartenu de son vivant ou confectionnés spécialement pour l'enterrement). La cérémonie se clôt par une libation et un sacrifice, puis par un banquet funèbre dans la maison familiale. De nouveaux sacrifices et repas funèbres ont encore lieu dans le mois qui suit (principalement aux troisième et neuvième jours).

Les rituels « post-mortem » en l'honneur des défunts sont principalement la prière et l'offrande. Malgré la distance séparant certaines nécropoles des cités, les parents continuent à rendre visite à leur défunt régulièrement, principalement à l'occasion des anniversaires de leur naissance ou de leur mort.

Les Grecs anciens priaient également leurs morts pour implorer leur assistance : Electre, dans les *Choéphores* d'Eschyle, implore son père Agamemnon de faire revenir à elle son frère Oreste. Les offrandes « post-mortem », nombreuses et variées, consistaient en objets d'usage quotidien. Il s'agissait le plus souvent de nourriture et de boisson, mais aussi de fleurs et de vases à parfum.

Ainsi, le lécythe, vase destiné aux huiles parfumées, s'inscrivait parfaitement dans les rituels funéraires en tant qu'offrande de choix. De même, les hydries peuvent avoir servi, selon certains, davantage à un bain symbolique du mort, qu'à un lavage de la stèle funéraire comme on a pu l'attester.

Le banquet pour l'éternité

La tombe des Calisna Šepu a été découverte le 7 décembre 1893 au cours de travaux vinicoles menés à Monteriggioni, une bourgade située entre Volterra et Sienne, en Toscane. Elle est la plus riche des trois cent sépultures de la nécropole dite du Casone, qui s'étend aux pieds de Monteriggioni.

Ces sépultures remontent pour les plus anciennes à l'époque orientalisante, les plus récentes à l'époque romaine impériale. La tombe, creusée dans le calcaire et composée d'une chambre rectangulaire à pilier central et banquettes latérales, à laquelle on accédait par un *dromos*, contenait trois urnes sculptées et un fragment de coupe à vernis noir comportant le nom des Calisna. L'inscription de l'une des urnes sculptées, représentant un banqueteur allongé, indiquait plus précisément son appartenance à Larth Calisna Šepu et à sa femme.

Le caractère exceptionnel de la tombe réside dans le fait qu'elle accueillait en outre pas moins de cent-cinq dépositions datées entre la fin du IV^e s. et le I^{er} s. av. J.-C., toutes incinérées et contenues dans trente-six urnes, trente-trois *kelebai*, plusieurs ossuaires dont dix en céramique à vernis noir, dix-neuf achromes et onze de bronze. Les dépositions les plus anciennes sont celles contenues dans les *kelebai*, ces grands cratères à colonnettes datant de la fin du IV^e et de début du III^e siècle, utilisés comme urnes cinéraires.

Le contenu de cette tombe est aujourd'hui dispersé entre de nombreux musées européens, notamment à Berlin, Florence, Volterra et Colle Val d'Elsa.

Le musée Boucher-de-Perthes a la chance de conserver dans ses collections plusieurs vases similaires à ceux de la tombe des Calisna, qu'il était intéressant de réunir pour une remise en contexte. Quant au miroir, il provient des collections du Musée de Picardie à Amiens.